

les carnets d'eucharis

N°34

ISSN 2116-5548

Poésie/Littérature Photographie
Arts plastiques

LA SERIE DES PANIERS [abricots] © Nathalie Riera 2012

[illegible]

●●● Eugenio Montale

CLAIRE PESTAILLE

...

« MILADA MLADOVA »

New York, 1939

Paper collage.

Unique

23 x 18 cm

...

PHOTOGRAPHIE



PAUL STOLPER

<http://www.paulstolper.com/>

[SOMMAIRE.....]

American Girl
RUTH ORKIN

Claire Pestaille
PHOTOGRAPHIE

Dora Maar

DU CÔTÉ DE...

Nathalie Michel (*Souffle continue*)
Raphaële Bruyère/Juliette Lemontey (*La carpe, le pinson...*)
Gilbert Bourson (*Parking blanc*)
Jacques Estager (*Deux silhouettes, Cité des Fleurs*)

Animal regard António Ramos Rosa
Gregory Corso Mexican impressions

CHRISTIAN BOURGOIS EDITIONS **ANTONIO LOBO ANTUNES** *la nébuleuse de l'insomnie*
EDITIONS JOSE CORTI **ROBERT ALEXIS** *Les contes d'Orsanne*
COLONNA EDITIONS **ANGELE PAOLI** *Solitude des seuils*

AUPASDULAVOIR

PIERRE AGNEL Sandro Penna, *non ho fatto niente*

■■■ **EUGENIO MONTALE** [*Poesia Italiana*]

Francesco Marotta ... Antonella Anedda

DES LECTURES/DES PORTRAITS

Nathalie Riera *Variations d'herbes* par Angèle Paoli
Claude Dourguin *La peinture et le lieu* par Tristan Hordé
[*Peinture&Céramique*] Sophie Combres, *Fille de la terre et du feu* par Claude Darras

REVUE(S)

Triages – # Supplément 2012 (D'écrire j'arrête)
Diérèse – # 56 (Thierry Metz)



Au format livre numérique/CALAMEO

<http://www.calameo.com/subscriptions/37620>



choix de poèmes

© Photo : Dora Maar
Assia with flower

Nathalie Michel

Souffle continue

Editions Lanskine, 2012



(p.26)

ouvrir les trous sortir les voix
proférer la vie de nulle part
en pixelpétales
entendre l'antique berceuse
un tumulte

(p.27)

rien ne justifie la démesure de l'ultime cadence
l'invisible univerticulé où noué l'infini dure
une poussée de duvet sur la lande
que l'oiseau rend à l'ordure
le siège que t'inflige cette verdure
la bourrasque des mots

(p.62)

midi s'empale dans la verdure
annonce les braises
sublime lumière
elle corps / abreuve
érige en substance
un concentré abrupt de luire
ou émouvoir

grands coups de rayons jetés
sur les lignes
un grand éclair qui dure

foudre

permanente

diffuse

(p.63)

////////////////////////////////////
elle pupille la serre / strangulations solaires / là fore
infiniment / l'œil contracte / incise / boucles bâtonnets
méandres / morsures empreintes / étranglements /
pamoisons
////////////////////////////////////
////////////////////////////////////

ligne de braise – tornade lointaine d'énergie active

PHOTOGRAPHIES — ARCHIVES

AMERICAN-GIRL

© RUTH ORKIN



American Girl – <http://www.orkinphoto.com/photographs/american-girl/>

CELEBRITIES



Celebrities – Irene Selznick, Tennessee Williams, Elia Kazan on the set of "A Streetcar Named Desire" New York City, 1947

SITE RUTH ORKIN

• <http://www.orkinphoto.com/>

• **Celebrities** <http://www.orkinphoto.com/photographs/celebrities/>

Raphaële Bruyère - Juliette Lemontey



La carpe, le pinson

et le bestiaire de nos solitudes inachevées

Raphaële Bruyère & Juliette Lemontey

Le Réalgar Editions – Collection 1 et 1, 2012

<http://lerealgareditions.blogspot.fr/>

Juliette Lemontey

L'oiseau rare / Technique mixte sur drap / 97 x 130 cm / 2012

Texte

Raphaële Bruyère

Cet homme qui brandit son trophée
Défaille de la patience du bourreau,
Entre les doigts l'animal distant,
Gonflé de vie encore
Médite l'aride beauté
Sans le vif de l'eau
Au tranchant de l'aube.
Quant à l'autre,
Tel un poisson étourdi,
Se repose de l'incessant.
Compagnon d'une sieste mortuaire
Il s'arrange d'un calme câlin
Bouche à bouche vulnérable
Loin de l'agonie des torrents.
Un œil seul cède levé creux
Abandonné à la pose tendre
D'une solitude de paysage brutal et doux.
La nuque vibrante de l'oiseau veille au silence
De celle qui aime au creux du dos
A la dérobée de l'oubli-source.
Un oiseau a pris la place d'un oiseau
Un bonheur va son risque.
Au reste de la horde,
La fidèle sauvage incarne son bestiaire,
Ses amours immenses, son tumultueux voyage,
Son illusoire repos.
Elle est seule, comme lui
Dans la fatigue de l'énigme.

[...]

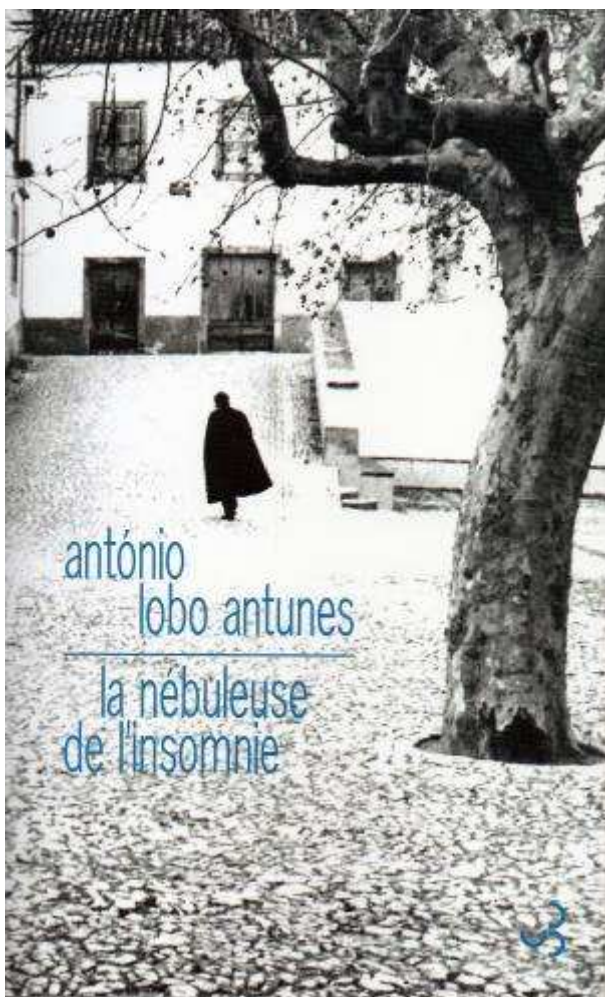
Juliette Lemontey/**Site**
<http://juliette-lemontey.com/>

antonio lobo antunes *la nébuleuse de l'insomnie*

(CHRISTIAN BOURGOIS EDITIONS, 2012)

SUR LE SITE DE L'EDITEUR :

[HTTP://WWW.CHRISTIANBOURGOIS-EDITEUR.COM/FICHE-LIVRE.PHP?ID=1344](http://www.christianbourgois-editeur.com/fiche-livre.php?id=1344)



extrait

[...] la conversation des arbres méditant sur mon compte, taisez-vous, tant de feuilles, tant de branches, tant de troncs à insister, l'odeur de la terre du sang et de l'eau tiède et de la graisse et de la sueur, pas des oranges, pas du maïs, j'ai cru que le cheval revenait mais je me suis trompé, c'était une chose qui pulsait à laquelle je n'avais pas fait attention au début étant donné qu'à l'intérieur des côtes rien qu'une tasse sur une soucoupe au rythme du sang et le patron s'entêtant sur la bouteille jusqu'à ce que deux paupières seulement, rouges ou roses peu importe, non pas à cause de la peine ou de la rage ou de la certitude que sa vie était finie avec la fin du domaine mais à cause du vin et malgré le vin rayant des chiffres à travers tout son livre de comptes, des traits, des cercles, des arabesques sans signification, additionnant rien à rien, appliquant la preuve par neuf à rien et s'assoupissant sur la table avec son stylo qui a continué d'écrire avant de lui

glisser des doigts, le contremaître et le mulet qui l'attendaient et l'auto d'un négociant en fruits couverte de la poussière des sentiers

(p. 275/276)

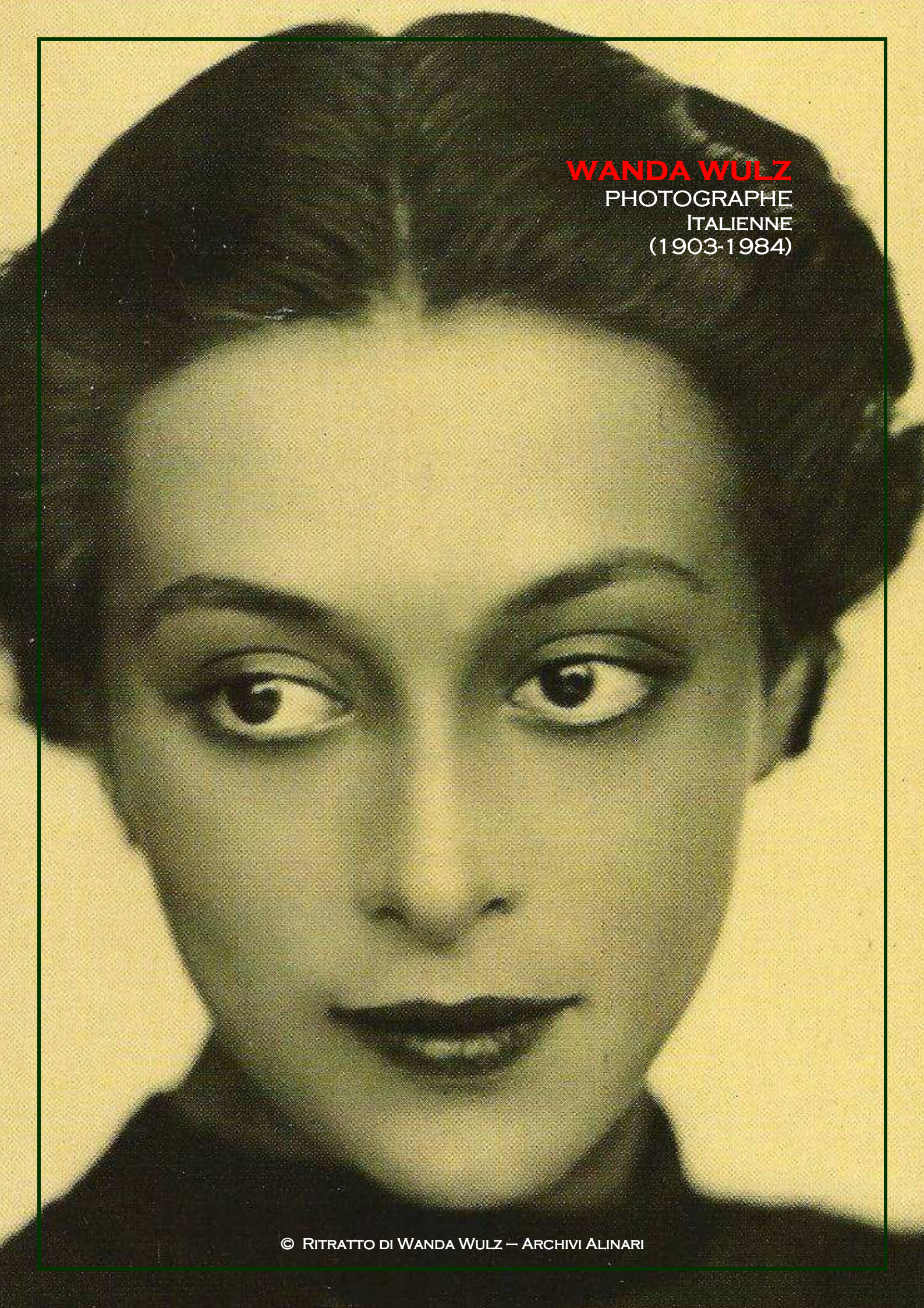
Illustration de couverture :

© Gérard Castello Lopes, Obidos, 1958 (détail)

■ AUTRE SITE A CONSULTER :

■ LA QUINZAINE LITTERAIRE/Le domaine mort par Hugo Pradelle

<http://laquinzaine.wordpress.com/2012/06/04/antonio-lobo-antunes-la-nebuleuse-de-linsomnie/>



WANDA WULZ
PHOTOGRAPHE
ITALIENNE
(1903-1984)



AU PAS DU LAVOIR -----

© Photo : Nathalie Riera, un lavoir dans le village de Saorge, 2009

Pierre Agnel
[SANDRO PENNA - NON HO FATTO NIENTE...]

Texte pierre agnel

Sandro Penna

Les carnets d'eucharis, 2012 – N°34

Site Les carnets d'eucharis / <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com>



Sandro Penna © Source internet
1906-1977



Sandro Penna – non ho fatto niente

■ ■ ■ Ce peu, rien d'autre

[Un bicchiere di latte ed una piazza
col monumento. Un bicchiere di latte
dalle tue dolci sporche nuove mani.]

1979. Fata Morgana. Sans comprendre, le vertige. La place, si vaste pour l'imaginaire à reconstruire - fontaine, colonnes ou socle -. Le verre troublé de blanc et cette blancheur entre des mains qu'on identifie à l'effacement des lignes, la paume lissée par les manches d'outils, l'appui, la saisie. La paume que broie l'action. Humanité qu'on sépare par la transparence, elle-même reconduit à un renouveau de la chair. Image hybride.

Rôdeurs, mécaniciens, marins ou petites frappes cachent des élégances qu'on ne voit qu'entre les lumières au salon Visconti. Ce qui séduisait l'œil amateur de Penna était peut-être cette conjugaison que possède seul le règne vraiment animal : force latente sous le couvert de l'indolence la plus antique, la plus vigoureuse.

Le tempérament de Penna le portait à exclure le féminin ; parfois sous une ironie de mauvais aloi. Nul n'a cependant mis à jour avec économie, l'attention de louve, un regard lucide en fatigues, triste des séparations, des exclusivités. Un regard de mère sur l'adolescent devenu l'adulte qu'on tente à la fois de saisir et de laisser libre.

Sono fra gli uomini da me così
lontani : agli occhi miei meravigliosi
uomini : vivi e chiari, non valori
segnati. E tutti uguali e ignoti e nuovi.

[Je suis parmi des hommes si différents
de moi : à mes yeux merveilleux
hommes, vifs et purs, non des valeurs
assignées. Tous égaux, inconnus et neufs.]

Sandro Penna semble avoir peu vécu de qui ou de quoi que ce soit, - à l'image du commerce tenu à Pérouse par ses parents tendrement nommés Elda et Benjamin - si ce n'est d'être amoureux, amoureux, et encore amoureux - passion, donc souffrance, vive et lente à la fois : sa poésie frémira de même façon. Chaque « poème » en recèle avide un pouvoir de litanie : attente, désintéressement, désir. Répétition par instinct des tours en rond du chien avant de s'endormir, pour s'enquérir d'un possible danger ou s'étourdir de soi.

Rien cependant d'évité malgré la censure d'avant ou d'après-guerre, Penna goûtera comme au fruit cru hors la ville comme au cœur de la cité romaine : l'ardeur cognait aux os sous la peau devenue l'idéal parce que plébéienne, le sang sur son goût de métal préservait le pourtour des sanguines du seicento. Le vrai l'emportait sur l'afféterie littéraire. Rien de vertueux certes, rien de dépravé non plus : la liberté, aimer sincère, n'appelle aucune valeur morale.

Mais la désinvolture, le mot qui ne se paie pas de rêve – une érection n'a pas de demi-teinte - , et ce rêve malgré tout maintenu avec grâce en dehors des compromis...

Les corps sont les mêmes pour le chant qui honore leur éloignement. Ceux que Michel-Ange déploiera en sonnets, fresques, sculptures ... Penna les gardera dans l'enclos d'un cœur de plein-air, sur ses refrains à bicyclette, au coin du banc, dans la géographie des stations de tramway ou le compartiment du train. Poèmes simples nés du jour selon la loi du moment, la mer offrant toujours un peu de son bleu, même absente. La toile de fond méditerranéen les couleurs triomphent sans équivoque, le ciel de nuit aussi profond qu'un encier de verre violet.

Esthète, Penna fera usage de la rime à l'inflexion du sourire, tantôt mélancolique, et tantôt dérisoire. Juste ce qu'il faut pour dire l'allégeance au passé que le présent oriente, puisque rien ne change vraiment. Les corps identiques sous l'effort ou dans le sommeil depuis tant de siècles traduisent la beauté analogue parce qu'inaccessible.

Un jeu du va-et-vient entre la main retenue et celle qu'on lâche ; le siège vacant la tiédeur présente du corps disparu ; des semences sans moisson ; le petit matin ; - la perte au grenier de l'écriture.

Il fera surtout sienne la lenteur, ne laissant rien composer ou imprimer qui ne fut mûr et doux. Chaque vers, lumière jaune et fragrance chambrée, sera comme un raisin de Noël. Oranges, salle de cinéma, lointains ... son regard juvénile, policé ou vaurien s'émerveille du don.

*

1976. On l'écoute lire ses poésies assis au bord du lit, épais, souriant, pauvre et nabab, pour des prises de film. Autour de lui, un cabinet d'estampes qu'aurait ouvert un apothicaire. Il régenté un fatras de brocante et de décharge.

A travers la nécessité à traquer cette part éternelle, Penna reçut, dans la plus grande indigence, son lot d'apparat, de manuscrits, d'éditions rares, de négatifs jamais révélés et de toiles de maîtres. La cage cependant se ferma doucement sur la poste restante.

Le temps s'enfuit comme un nageur ...

Nuotatore

[Nageur

Dormiva ... ?

Dormait-il ... ?

Poi si tolse e si stirò.

Puis il bougea et s'étira.

Guardò con occhi lenti l'acqua. Un guizzo
il suo corpo.

Un regard lent vers l'eau. Un éclair
son corps.

Così lasciò la terra.

C'est ainsi qu'il quitta la terre.]

*

pierre agnel.

Tutte le poesie : septembre 1989 par les Éditions Garzanti dans la collection Gli Elefanti - septième édition : mars 2006

En traduction :

Une étrange joie de vivre, Fata Morgana, Paris, 1979

Croix et délice, Phalène, Paris, 1987

Une ardente solitude choix de poèmes extraits des recueils *Tutte le poesie*, Stranezze, Il viaggiatore insonne, La Différence, coll. « Orphée », Paris, 1989

Un peu de fièvre, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », Paris, 1996

Poésies, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », Paris, 1999

De la gourmandise, Ypsilon éditeur, Paris, 2009

Deux sites : <http://finestagione.blogspot.fr> et pour un choix important de poèmes :

http://www.la-poesia.it/italiani/fine-1900/penna/SP_indice.htm

Eugenio Montale

© Les Carnets d'eucharis



HOMMAGE
(1896-1981)

...

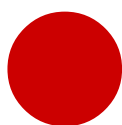
« ... *OSSI DI SEPPIA & LE OCCASIONI* »
EXTRAITS



■ Sur le site Les Carnets d'eucharis

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2012/07/09/eugenio-montale.html>

© Photo : Source Internet



Riviere,
bastano pochi stocchi d'erbaspada
penduli da un ciglione
sul delirio del mare;
o due camelie pallide
nei giardini deserti,
e un eucalipto biondo che si tuffi
tra sfrusci e pazzi voli
nella luce;
ed ecco che in un attimo
invisibili fili a me si asserpano,
farfalla in una ragna
di fremiti d'olivi, di sguardi di girasoli.

Riviere (Ossi di seppia)

EUGENIO MONTALE

Antonella ANEDDA



SOURCE PHOTO | INTERNET

Nuits de paix occidentale/ *Notti di pace occidentale*
Donzelli, Roma 1999

[...]

VI

Il n'y a pas d'innocence dans cette langue
écoute comme on brise les discours
comme ici aussi c'est la guerre,
une guerre différente
mais la guerre - en un temps qui a soif.

C'est pourquoi j'écris avec retenue
avec quelques brindilles de phrases
serrées dans une langue courante
celle dont je dispose pour appeler
là-bas jusqu'à l'obscurité
qui secoue la campagne.

Il y a une fenêtre dans la nuit
avec deux sombres silhouettes engourdies
brunes comme les oiseaux
dont le corps se détache sur le ciel.

J'écris avec patience
à l'éternité je ne crois pas
la lenteur me vient du silence
et d'une liberté – invisible -
dont le Continent n'a pas connaissance
l'île d'une pensée qui me pousse
à resserrer le temps
lui donner de l'espace
en inventant pour cette langue son désert.

La parole se fend comme bois
comme un bois crépitant de côté
une moitié au feu
et l'autre à l'abandon.

VI

*Non esiste innocenza in questa lingua
ascolta come si spezzano i discorsi
come anche qui sia guerra
diversa guerra
ma guerra - in un tempo assetato.*

*Per questo scrivo con riluttanza
con pochi sterpi di frase
stretti a una lingua usuale
quella di cui dispongo per chiamare
laggiù perfino il buio
che scuote le campane.*

*C'è una finestra nella notte
con due sagome scure addormentate
brune come gli uccelli
il cui corpo indietreggia contro il cielo.*

*Scrivo con pazienza
all'eternità non credo
la lentezza mi viene dal silenzio
e da una libertà - invisibile -
che il Continente non conosce
l'isola di un pensiero che mi spinge
a restringere il tempo
a dargli spazio*

inventando per quella lingua il suo deserto.

*La parola si spacca come legno
come un legno crepita di lato
per metà fuoco
per metà abbandono.*

&

IX

à Zbigniew Herbert

C'est vrai, l'alarme monte des étoiles
l'argent n'a pas d'éclat sur le cri de terreur barbare.
L'empereur a éteint la lampe
il a fermé le livre.
En bas la terre ébranle le bord des vases et le fer brûle
froid sur son fil. Lui dort dans le carré des siècles
hauts dans les vents comme des cages aériennes.
Il ne sent pas le bronze du trône sur sa nuque
ni le tintement des clous sur les portes.

Il s'endort pour toujours.
Donc il te faut suspendre la quiétude
essayer de renverser la main
pour me rejoindre dans le nom d'une langue inconnue
parce que je parle depuis une île
dont le latin est triste comme un singe.
Une mer une plaine des nuages d'orage devant les fleuves
des oiseaux dans le bec desquels les brindilles annoncent des alphabets.

Peut-être est-ce seulement ainsi - Zbigniew
que peux voyager le panier de livres sur les eaux
ainsi je crois que parvient la voix
la crispation du visage dans l'horreur
jusqu'à un vestige phénicien, un misérable écu
privé - comme le tien - de lumière.

IX

a Zbigniew Herbert

*È vero, l'allarme si alza dalle stelle
l'argento non ha luce sul barbaro grido di terrore.
L'imperatore ha spento il lume
ha chiuso il libro.
In basso la terra scuote l'orlo dei vasi e il ferro brucia
freddo sui fili. Lui dorme nel quadrato dei secoli*

*alti nel vento come aeree gabbie.
Non sente il bronzo del trono sulla nuca
né il rintocco dei chiodi sulle porte.*

*Dormirà per sempre.
Perciò sospendi tu la quiete
prova a rovesciare il dorso della mano
a raggiungermi nel nome di una lingua sconosciuta
perché parlo da un'isola
il cui latino ha tristezza di scimmia.
Un mare una pianura nuvole di tempesta contro i fiumi
uccelli nel cui becco gli steli annunciano alfabeti.*

*Forse solo così - Zbigniew
può viaggiare il cesto dei libri sulle acque
così credo giunga la voce
la stretta del viso nell'orrore
fino a un'orma fenicia, a un basso scudo
privo - come il tuo - di luce.*

&

XIV

*Que tu sois bénie à distance
toi la plus innocente des choses lointaines :
niche de table et pomme
une sphère, un plan et contre la haute flamme du feu
les deux formes unies pour creuser la clarté d'une pièce.*

*Rien en réalité ne nous appelle
et pourtant nous accostons les objets
comme s'ils étaient les échos d'une voix
la promesse désarmée d'autres vies.
L'eau noire, la silhouette du chien contre le môle.
Personne ne peut les nommer souvenirs et siffler vraiment comme avant
mais nous voyons les trois chambres, le déclic
de qui vivait encore
et soudain les armoires nous renvoient
un feu errant l'étoile incertaine d'un visage.*

*Rien n'est accompli rien n'est encore profond.
Il y a seulement soudain le bruit sourd de la chaux
et ces cris au milieu des fougères qui fouettent les dos
cris incompréhensibles comme c'est le cas dans l'ombre pour les fugitifs.*

*Arbres, corps, rafales contre les murs.
Un geste suffit : le revers d'un coude qui éteint une chandelle.*

Soudain nous devenons ce qui avait tremblé.

XIV

*Benedetta tu a distanza
la più innocente tra le cose lontane
nicchia di tavolo e mela*

*una sfera un piano e contro l'alta fiamma del fuoco
le due forme congiunte a scavare il nitore di un vano.*

*Nulla in realtà ci chiama
eppure ci accostiamo agli oggetti
quasi fossero gli echi di una voce
l'annuncio indifeso di altre vite.
L'acqua nera, la sagoma del cane contro il molo.
Nessuno può dirli ricordi e fischiare davvero come allora
ma noi vediamo le tre stanze, lo scatto
di chi ancora viveva*

*e a un tratto gli armadi ci rimandano
un fuoco errante la stella incerta di un viso.*

*Nulla è compiuto nulla è ancora profondo.
C'è solo il tonfo di una calce improvvisa
e queste grida tra felci che sferzano le schiene
grida che non capiamo come accade nel buio agli inseguiti.*

*Alberi, corpi, folate contro i muri.
Basta un gesto: il rovescio di un gomito che spegne una candela.*

Di colpo diventiamo ciò che aveva tremato.

Traduit de l'italien par Raymond Farina

SITES A CONSULTER :

- http://terresdefemmes.blogs.com/mon_weblog/2005/10/antonella_anedd.html
- <http://uneautrepoesieitalienne.blogspot.fr/2008/12/antonella-anedda.html>

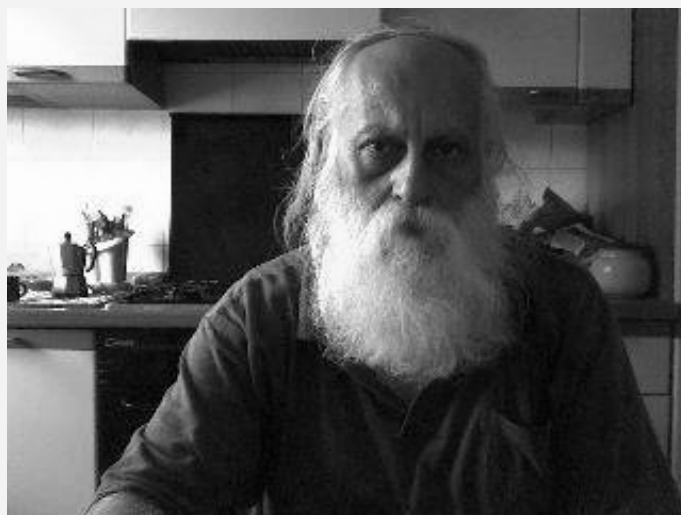


■ **Donzelli Editore**

<http://www.donzelli.it/libro/575/notti-di-pace-occidentale>

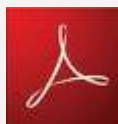
Francesco MAROTTA

© Les Carnets d'eucharis



EXTRAITS *Il verbo dei silenzi*

...



■ Sur le site Les Carnets d'eucharis

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2012/07/14/francesco-marotta.html>

© [SOURCE PHOTO](#) | PRIVEE



Dora Maar

Photo Dora Maar

The years you watch – Nusch Eluard, 1932

photographie



■ Jacques Estager à Vals, mai 2012

JACQUES ESTAGER
poésie

Deux silhouettes, Cité des Fleurs
Editions Lanskine
2012

Extraits



quelqu'un reviendrait Cité des Fleurs, s'il n'y avait déjà sa silhouette qui est penchée sur sa poitrine et glissée sur lui, comme une fleur des pierres illuminées sur l'un des murs, hauts, Cité des Fleurs, soudain et dans le temps ; et je suis l'une, et l'autre, de deux silhouettes, toutes les deux qui s'éloignent de moi, et toujours du temps et toujours dans le temps ; encore pendant les heures du dedans des murs je suis au dehors des murs du paysage dans les murs : je vais des paysages aux paysages, l'un, l'autre, le même ; je suis l'une des invisibles dessinées du paysage, paysage ; sur la cloison, à la nuit, dans le ciel

ce vent ! , et je viendrai et je serai soudain ; et le ciel autour de moi ce même jour où la passante me marchera enfin, soudain, viendra de la nuit ce même jour quand je serai venu de la lumière restée installée là, Cité du Vent ; au matin, les silhouettes, qui marchent autour de moi et ne me croisent et ne me rencontrent ; on est la rue, éclairée, et qui regarde le ciel, frôle l'entrée de la Cité des Fleurs, et elle est déserte, toute seule, éclairée, puisqu'avec moi elle attend le jour

(p.15/16)



quand il a plu, le ciel après l'orage est resté mélangé aux routes après l'orage ; les gouttes de la pluie sur les feuillages sont les gouttes de la pluie, de la pluie, de la pluie sont la moire sur le corps des ombres, sont leurs robes, sont sur leurs corps, sont le mien et leur ciel est le mien, mais Lise n'a pas besoin du ciel ; toujours elle quitte le ciel

le vent et ma voix, et la nuit, entrent sur ses lèvres ; le vent, au jour qui se mêle à la nuit ; ma voix qui touche les lèvres de Lise, l'ombre et le corps de moi qui touchent les lèvres de Lise, quand elle me quittait mais que je suis disparu dans sa lumière, sont dans sa lumière

la lumière est à la fenêtre de Lise, nuit à la fenêtre de Jane ; à la fenêtre de Lise, Lise se penche sur moi, ombre dorée sur ombre, lèvres dans le vent et la fleur et sur ma peau, et dans mon ombre et mes feuillages d'embrasser Lise à la fenêtre, dans ses feuillages ; et le vent l'emporte dans la fleur et je reste en ce moment là seul, à la disparition de Lise

(p.25/26)



lentement, les nuits dans les chambres sont les terres blanches, sont les draps, les heures invisibles et noires, les heures des sommeils des enfants et des rues, les heures des heures et les ombres et reposées des heures ; les ruisseaux dans les nuits, les ruisseaux dans les heures,

sur la terre lumineuse, coulent dans les buissons, l'inondent et coulent dans les buissons de Lise, dans des buissons aux pleins ciels de terre, dans des nuits,

dans leurs phrases noires, leurs phrases dorées, leurs paroles transparentes, leurs phrases dans la voix blanche, et bleue, de Lise de la respiration de Lise, à des éclaircies, à mon éclaircie, seules les ombres penchées au ciel voient le ciel ; au jour, c'est la nuit qui est le ciel ; dans les ombres qui se disparaissent nous sommes le ciel qu'elles se disparaissent

(p.34/35)

GILBERT BOURSON

© Site Le Chasseur Abstrait



EXTRAITS

Parking blanc

...



■ Sur le site Le Chasseur Abstrait (Patrick Cintas)

[http://www.lechasseurabstrait.com/chasseur/spip.php?page=ouvrages&auteur=Gilbert BOURSON](http://www.lechasseurabstrait.com/chasseur/spip.php?page=ouvrages&auteur=Gilbert%20BOURSON)

Gilbert Bourson, *Parking blanc*
Le Chasseur Abstrait Editeur, 2012

(IL N'Y A PAS D'ETOILES)

[...]

**

Le poème est action disiez-vous au colloque des arbres
avec l'accent aigu du blé sur les ongles
les machines tapent le champ pour vos yeux
qui tâtonnent avec leur canne cherchant corps
ici disparus dans la vue qui écrit
les arbres la contrée le champ qui prennent langue
la civière de la rivière et le lavoir
des voix à genoux à vos pieds où vous êtes
mâchant l'hiéroglyphe d'une herbe qui marque
la page du livre de ce paysage
qui n'est que ce lieu précis où vous passez
et que vous découvrez comme je pense à vous
comme je pense à ce village entre vos coudes
et le tracteur de vos paroles que je bois.

----- (p. 18)

La blancheur du froid a peint le paysage
avec les allées et les arbres pliés sous ton regard
dans le silence bas

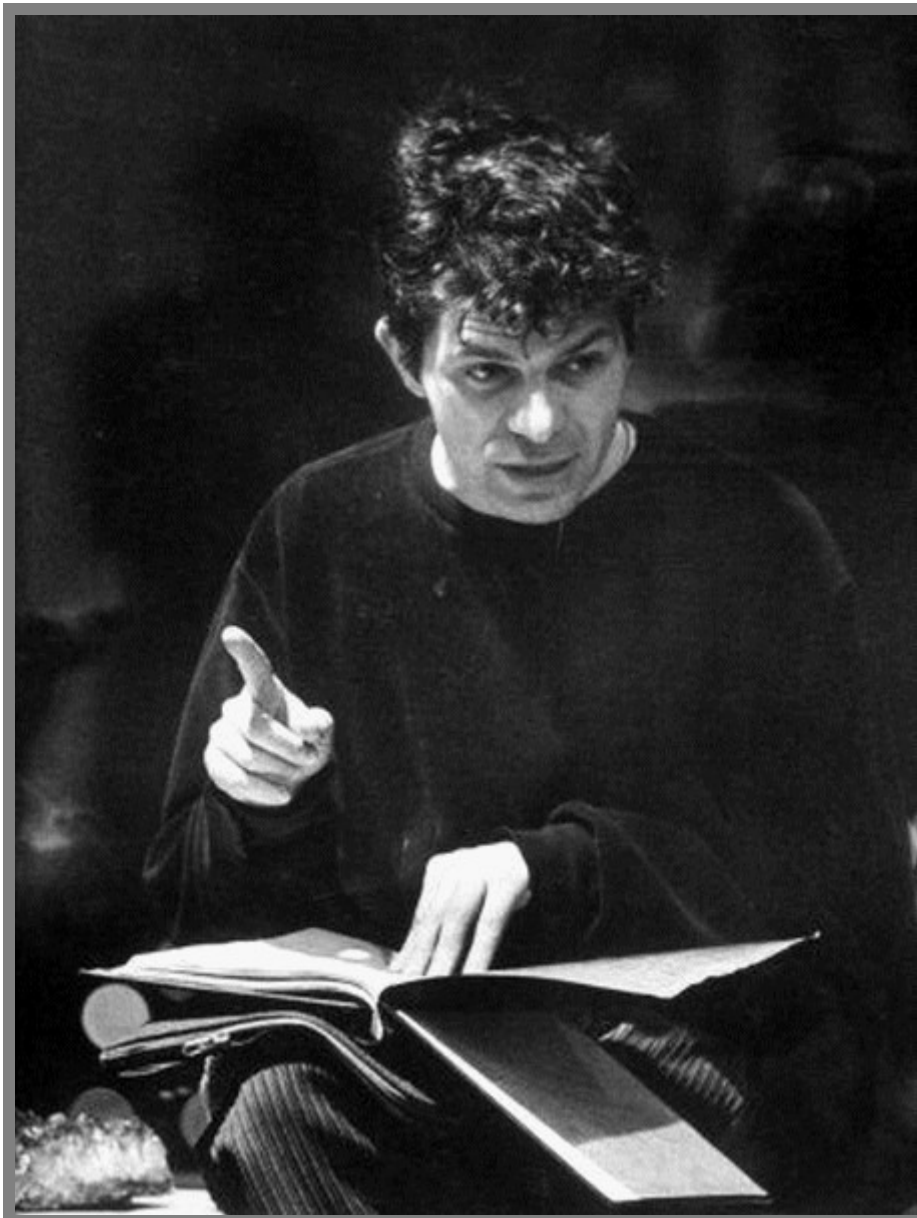
les feuilles des vitres sont pleines d'écriture
en trombe sur l'air- et les chemins

se sont mis en route et s'attendent passer

je t'attends

et je vois ton profil secourir le silence
avec ce coudolement touffu de clair-obscur.

----- (p. 23)



■ Gregory Corso reading his work at a party

Gregory Nunzio Corso

American poet
(1930 - 2001)

■ LIEN : <http://www.poets.org/poet.php/prmPID/409>

■ ■ ■ Gregory Corso was a key member of the Beat movement, a group of convention-breaking writers who were credited with sparking much of the social and political change that transformed the United States in the 1960s. Corso's spontaneous, insightful, and inspirational verse once prompted fellow Beat poet Allen Ginsberg to describe him as an "awakener of youth." **LIRE LA SUITE**

■ POETRY FOUNDATION ■ <http://www.poetryfoundation.org/bio/gregory-corso>

[...]

3

Windmill, silverwooded, slatless, motionless in Mexico --
Birdlike incongruous windmill, like a broken crane,
One-legged, stiff, arbitrary, with wide watchful eye,
How did you happen here ? -- All alone, alien, helpless,
Here where there is no wind ?
Living gaunt structure resigned, are you pleased
with this dry windless monkage ?
Softer, the cactus outlives you.

4

I tell you, Mexico --
I think miles and miles of dead full-bodied horses --
Thoroughbreds and work horses, flat on their sides
Stiffened with straight legs and lipless mouths.
It is the stiff leg, Mexico, the jutted tooth,
That wrecks my equestrian dreams of nightmare.

----- (MEXICAN IMPRESSIONS)

[...]

3

Moulin à vent, bois argenté, sans ardoise, immobile au Mexique --
Moulin comme un oiseau incongru, comme une grue cassée,
Unijambiste, raide, arbitraire, un œil large et attentif,
Que fais-tu ici ? -- Tout seul, étranger, paumé,
Ici où il n'y a pas de vent ?
Structure vivante décharnée et résignée, es-tu satisfaite
de cette station monastique sèche et sans vent ?
Plus doux, le cactus vit plus vieux que toi.

4

Je te le dis, Mexique --
Je pense des miles et des miles de corps entiers de chevaux morts --
Pur-sang et percherons, couchés sur le flanc
Raidis les jambes droites et les bouches sans lèvres.
C'est la jambe raide, Mexique, la dent saillante,
Qui désarçonnent mes rêves équestres de cauchemar.

----- (IMPRESSIONS MEXICAINES)

GREGORY CORSO

Textes traduits de l'anglais (Etats-Unis) sur le site
<http://gregorycorso.free.fr/extraits.html>



et ligne après ligne/and line after line

Du côté de chez...

António Ramos Rosa



« Animal regard »

Traduit du portugais et présenté par Michel Chandeigne
Editions Unes, 1987

Extrait

[UNE MAIN VIDE]

UMA MAO VAZIA

[...]

Une main vide qui pourrait être, un glissement
qui multiplierait les arcs et les figures
transparentes. Un souffle de paysage, une erreur
dilacérante et pure, un parfum, un secret.
La vie se déploie somnambule dans le vent.

Personne ne sépare les eaux du fleuve : des évidences, des énigmes
se libèrent dans le feuillage en animaux de l'air.
O herbes anciennes, pierres mûries, couleurs
jamais rêvées si simples, ô confiance lisse !
Elle est si douce, et immense, la vague nuptiale !

Quelqu'un écrit-il ? Quelqu'un saura-t-il énoncer les devinettes
scintillantes, dire les murmures, les taches mobiles
d'un seul corps libéré dans la claire confluence ?
Aucune parole ne peut dire la joie du vent.
Voici la terre nue de notre identité.

[...]

(p.61)

António Ramos Rosa



Animal regard (1987)
Editions Unes

REVUE



Supplément 2012 **D'écrire j'arrête**

ATELIERS/EDITIONS TARABUSTE

Rue du Fort - 36170 St Benoît-du-sault - Fax : 02 54 41 67 65

**ALAIN NADAUD - JAMES SACRÉ - ALEXIS PELLETIER
JEAN-PATRICE COURTOIS - MARIE ETIENNE - ROMAIN FUSTIER
ANTOINE EMAZ - SERGE RITMAN - AMANDINE MAREMBERT
CLAUDE BER - CATHERINE BRYCH - JOËL-CLAUDE MEFFRE
OLIVIER DOMERG - JACQUES ANCET - PHILIPPE PÄINI
VALÉRIE ROUZEAU - PAUL LOUIS ROSSI - JEAN-CLAUDE PINSON
SYLVIE DURBEC - JEAN-LUC PARANT - CAROLINE SAGOT DUVAUROUX
ALBANE GELLÉ - LUDOVIC DEGROOTE - HÉLÈNE SANGUINETTI
TRISTAN HORDÉ - PAOL KEINEG**

EDITIONS TARABUSTE

■ http://www.laboutiquedetarabuste.com/shop/7/revue-triages/categories_products.php

VIENT DE PARAÎTRE



■ LIEN : <http://www.editeur-corse.com/recueils-de-poesie/93-solitude-des-seuils.html>

Solitude des seuils

Angèle Paoli

Liminaire Jean-Louis Giovannoni

COLONNA Editions, 2012

**

de quelle rage

- victime abolie – vagis-tu

quelle lame fiévreuse
a fouaillé tes fibres
dépecé os et peaux
tes membres alentour
disloqué épouillé jeté
sans sépulture
au cloaque fécal

qui donc sinon ta sœur
infatigable Isis
peut rassembler tes os
délavés par la vague
sans cesse ravagée
de rêves
hivernaux



■ LIEN : http://www.jose-corti.fr/titresfrancais/Contes_d_orsanne-alexis.html

Les contes d'Orsanne

Robert ALEXIS

Editions JOSE CORTI, 2012

**

On ne sait jamais trop si l'on choisit d'être seul ou si quelque chose en nous pousse les autres à s'éloigner, peut-être la gêne que fait naître notre présence, ou mieux encore une *menace*... Depuis le départ définitif de Nora, je n'avais pour compagnon au château que le fidèle Stéphane, un homme assez simple ou assez solide pour ne pas se sentir *menacé*. Nous partageons l'espace chacun à notre manière, lui toujours encombré de tâches à accomplir, en cuisine, en forêt, dans toutes les remises et dépendances que son entreprise infatigable avait permis de remettre en état ; moi, d'une façon plus frivole, passant mes journées à siroter des liqueurs sur la terrasse ou à fumer, curieux de ce que ce coin de nature proposait, sans pour autant rompre avec une tenace mélancolie. Nora était partie. En quoi avais-je pu être « menaçant » pour elle ? Ce mot ne cessait de trotter dans ma tête, et l'introspection qui s'ensuivait, une quête finissant toujours au sourire provoqué par le sentiment de ma duplicité. Avais-je bien besoin de m'interroger ? Ne savais-je pas parfaitement ce qui « n'allait pas » chez un homme ayant choisi un tel logis, l'immense demeure dévorée par les âges à laquelle je tournais le dos, sa présence opaque et démesurée qui correspondait si bien, en contrefort de mon âme, à certains développements énigmatiques, des éclosions que rien, dans ma vie passée, n'aurait permis de prévoir ? Comment aurais-je pu revenir à des lieux plus fréquentables ? Je ne pensais pas sans mépris à tous ceux que j'avais habités, chambres d'hôtels et appartements, endroits quelconques, sans commune mesure avec ce que j'attendais sans le savoir, et ce moment était venu à la façon brutale dont agissent les intuitions : j'étais enfin chez moi à Orsanne, bien qu'il faille encore attendre les raisons exactes d'une telle certitude.

De Robert Alexis aux éditions Corti :

La Robe | La Véranda | Flowerbone | Les Figures | U-Boot | Nora | Mammon

Une lecture de Angèle Paoli

NATHALIE RIERA



Variations d'herbes

Les Éditions du Petit Poësis, 2012

Collection Prime Abord

« AU BOIS SACRÉ DE SON CORPS »

■■■ Dans les pliures ivoire des cahiers volants de *Variations d'herbes* se déploie un chant d'amour. Amour de la vie et de la nature, plaisir de l'éros, glissent à travers les poèmes-vagues de ce petit opus, séparés par des stries ondulées qui pourraient évoquer « les crinières de blé », ou le mouvement du vent dans le chignon défait de la belle, Bois sacré de son corps.

Dès l'ouverture de Variations d'herbes, la beauté rapide des chevaux engage la poésie de Nathalie Riera dans une course à vivre en harmonie avec une nature libre, dégagée d'entraves vaines. On pourrait croire à une traversée parfaite des chevaux dans le paysage, à la fusion idéale du cheval avec son amazone, si la femme n'était une amante de feu que le moindre geste, le moindre effleurement des doigts et des langues lance sans faux-fuyant ni atterroissement dans l'ardente effusion de l'amour :

lui dit : *est lisse l'air de ta peau, hiéroglyphes tes lèvres où je m'attarde.*

Et elle :

presque une danse

que nul n'oublie

je viens du feu

tiré du travail de mains jamais lasses

Et eux deux, dans la symbiose des corps aimants :

« (nos corps, je me relève, tu te redresses)

tout apaisement est fruit, le bon est notre demeure (viens !
donne-moi, tu aimes ça, portée par ce qui te plaît) »

Liés à cette triade, les « mots à venir » — dont la lenteur à poindre exaspère parfois la poète friande — lance sur les voies du poème celle qui n'a pas « d'histoire à raconter ». Étonnante composition de textes brefs, *Variations d'herbes* joue sur l'alternance des caractères en italique et en romain, joue des interlignages, mais aussi des parenthèses et des esperluettes, ensemble d'une écriture « botanique » portée par « l'amande la menthe » et toujours, dans un angle [*in angulo*], survient « la liesse des chevaux liés au monde ».

Les titres des poèmes, aux caractères sans empattement — avec ou sans sous-titres, numérotés ou non — sont à eux seuls variations ou louvoiements énigmatiques de phonèmes, de couleurs – noire ou grisée [*alta voce ou voci grige a cappella*] —, d'options typographiques (avec ou sans capitale à l'initiale du mot-titre). À quel souci particulier de géométrie répondent ces dissemblances ? Rien de tangible qui permette de lever le mystère. Dès lors, se laisser porter par ces variations polyphoniques de la partition, annoncées dès la vignette grise et verte encollée sur l'aplat violine d'une couverture à double rabat. Se laisser porter par cette lenteur fluide des mots, là où la poète les voudrait « guêpes galops et vent », se couler avec elle dans l'espérance qui vit dans « une poignée de terre », traverser « le livre des eaux » dans la présence discrète et bienveillante du vert, « poésie parmi les lampes et les plantes ».

Toute la beauté du monde est au cœur des poèmes — contrepoint de rythmes et d'images —, comme elle l'est aussi dans les choix esthétiques de ce très élégant petit recueil. La beauté tient au corps de celle qui aime à faire palpiter la beauté au cœur de sa vie et des mots. *Puisque beauté il y a.*

Terres de Femmes © Angèle Paoli

■ TERRES DE FEMMES

http://terresdefemmes.blogspot.com/mon_weblog/2012/06/nathalie-riera-variations-dherbes-lecture.html

■■■ EXTRAIT

III

aimante matière amante sous ton dard
n'est pas venin mais hymne aux veines et aux racines

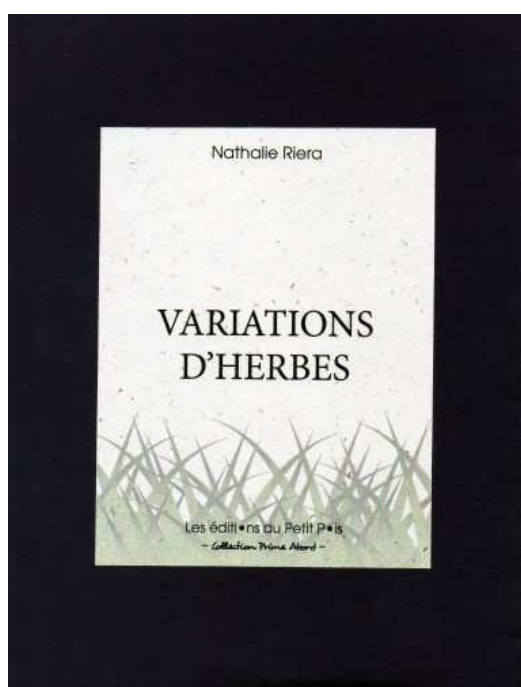
le crâne et l'encolure

des coutures et des brisures
travailler le fragment les feulements

*me forger à coups de ronces
ardente clairière est mon art*

*quelque chose d'autre que soi
sans injonction sans adulation*

(p. 22)



Nathalie Riera vit en Provence. Elle est l'auteur notamment d'un essai sur la contribution positive du théâtre et de la poésie dans l'espace carcéral : *La parole derrière les verrous* (éditions de l'Amandier, 2007), de recueils de poésie : *ClairVision* (Pulblie.Net, 2009), *Puisque Beauté il y a* (Lanskine, 2010), *Feeling is first/Senso é primo* (Galerie Le Réalgar, 2011 – Collection "1 et 1" : un artiste et un écrivain – sur les peintures de Marie Herberg), puis récemment aux éditions du Petit Pois : *Variations d'herbes* (collection Prime Abord, 2012). Elle dirige par ailleurs la revue numérique *Les Carnets d'Eucharis* depuis 2008 (33 numéros) et publie régulièrement en revue.

■ LES EDITIONS DU PETIT POIS

<http://cordesse.typepad.com/leseditionsdupetitpois>

■ LA PIERRE ET LE SEL (Site de Pierre Kobel)

Une lecture de Sabine Pégion

<http://pierresel.typepad.fr/la-pierre-et-le-sel/2012/06/variations-dherbes-de-nathalie-riera.html>

• VIDEO/LECTURE « *Variations d'herbes* »

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2012/06/22/nathalie-riera-orange-trees-je-cherche-ma-maison.html>

Une lecture de Tristan Hordé

CLAUDE DOURGUIN

La peinture et le lieu

Editions Isolato, 2012

Claude Dourguin, dans *Ciels de traîne* (José Corti, 2011), livre de vie, a noté mille remarques sur les "chemins et routes"⁽¹⁾ qu'elle a parcourus, à propos des œuvres musicales, littéraires qui l'accompagnent, des tableaux qu'elle porte en elle. Ce nouveau livre⁽²⁾ est entièrement voué à la peinture : elle propose dès la première partie ("À perte de vue" — sous-titre à lire en tous sens) des réflexions sur les liens entre l'œuvre et le lieu à partir de tableaux de Patinir, Hobbema, Daubigny, Ruysdaël, etc. ; un chapitre ensuite ("Dans la lumière d'aube") est réservé à Piero della Francesca, un autre à Carpaccio, le dernier ("Le bel accord") à Corot. Le précède un ensemble, "Poésie, peinture, paysage : le don du lieu", où Claude Dourguin, toujours devant des œuvres (Francis Towne, Valenciennes, Le Lorrain, Cézanne), revisite le contenu de "poésie" en en reprenant l'un des sens en grec, celui de création. Il faut dire d'emblée que ces textes autour de la peinture ne sont guère dissociables de ses autres écrits : le regard est le même devant un tableau et un paysage, et « l'œil écoute », et l'écriture réinvente ce qui est vu — écouté, lu — passionnée toujours, rigoureuse et précise.

Qu'est-ce que regarder un tableau ? Sans doute ne peut-on établir la même relation qu'avec un livre, repris, gardé près de soi, recopié, relu, quand le tableau est partagé, qu'il faut parfois de longs déplacements pour le voir, que la reproduction, si fidèle se prétende-t-elle, n'est qu'un très faible aide-mémoire, proportions brisées, couleurs affadies, aussi plate et décevante qu'un résumé de *Don Quichotte* en quatrième de couverture. Il est nécessaire, faute d'un tête à tête au moment où on le désire, de voyager pour retrouver, plus ou moins longuement chaque fois, ces « peintres qui accompagnent les jours [...], rendent la vie possible, attestent un sens plus haut de l'univers, font de ce lieu une chambre d'échos. » Tout est contenu dans ce programme, Claude Dourguin conçoit le lien à la peinture comme un rapport amoureux qui suppose la présence. C'est pourquoi, attentive à ceux chez qui les conflits sont résolus, elle s'éloigne des peintres qui cherchent à fixer quelque chose de la tension entre les êtres, de la violence du monde.

De même que je ne peux apprendre de (avec) l'autre que ce que j'ignore, le tableau qui importe me donne à voir ce qui n'a pas été vu. De là l'extrême soin de Claude Dourguin non pas à décrire mais à restituer quelque chose d'une relation avec tel tableau — et le «

¹ Claude Dourguin, *Chemins et routes*, éditions Isolato, 2010.

² *Les carnets d'eucharis* en ont donné des extraits dans le numéro 33 du printemps 2012.

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2012/04/09/les-carnets-d-eucharis-n-33-printemps-2012.html>

Regardez » adressé au lecteur invite à partager une intimité qui ouvre « l'accès secret ». L'indifférence à la recherche de l'originalité en peinture est parallèle au refus de la violence : le "secret" gît dans les choses quotidiennes, paysages, bouteilles, fruits dans une corbeille, bords de l'eau, etc., si l'on pense que le propos du peintre (de l'écrivain) doit être de donner à voir « la beauté drue des choses ». La vigueur du monde échappe d'abord au regard et la recréer sur la toile ne consiste pas à exposer une profusion de matière. Bien au contraire : l'une des qualités de Piero della Francesca qui retient Claude Dourguin, c'est qu'il a « inventé notre monde soumis aux lois de la rigueur, du nombre et de la sensation intelligible », c'est « la présence forte, immédiate du mystère de la transparence et la sobriété des moyens. »

Sobriété, retenue, dépouillement, soit refus du spectaculaire, c'est la condition nécessaire pour qu'apparaisse et soit compris le concret et, d'abord, ce qu'est le monde naturel, arbres et eaux. Dans sa lecture de l'œuvre de Corot, Claude Dourguin met en valeur le travail du peintre sur le motif, lors de ses séjours à Rome ; devant des lieux peints depuis la Renaissance, son originalité ne consiste pas en « la transfiguration du réel idéalisé mais [en] la rigueur de son observation, les lieux d'ici-bas donnés dans leur objectivité simple, [en] un rayonnement d'évidence, un réalisme habité ». Elle ajoute ensuite qu'il a su apporter à celui qui regarde le tableau le sentiment de « l'instant échappé au temps ». Cela, qui ne concerne pas seulement Corot pour la peinture, et peut s'appliquer aussi à la littérature, définit quelque chose de la poésie du lieu, ce qui s'exprime autrement quand Claude Dourguin écrit à propos de Cézanne — c'est « la présence avant la représentation » — ou de Claude le Lorrain — « l'ailleurs gît ici ». Ces peintres, qui appartiennent à un vaste ensemble visité dans *La Peinture et le lieu*, ont en commun de s'être attachés à ce qui est le plus immédiat hors la ville, les paysages, le dehors, et ils ont su en reconstruire la simplicité : « La sérénité bien des fois dispensée par les œuvres paysagistes trouve là son origine : dans cette familiarité avec le dehors et ses rythmes comme il vient, l'acceptation tranquille, tout à coup, de notre finitude. »

Il importe d'être débarrassé des idées toutes faites sur la nature, le paysage, de sorte qu'enfin les tableaux « se chargent d'échos, prennent allure de signes à déchiffrer ». La recherche du sensible guide le regard et c'est pourquoi, devant un tableau de Carpaccio, Claude Dourguin écrit « je n'écoutais plus rien des histoires bien connues, seul me parvenait un accord de bleu-vert et d'ocre qui me laissait, dans l'ombre silencieuse, comblée. » (souligné par moi)

On comprend que, pour Claude Dourguin, il est impossible de vivre sans renouveler sans cesse sa perception du monde grâce à la peinture⁽³⁾, c'est pourquoi il est nécessaire de revenir, souvent, devant les mêmes œuvres, pour éprouver son regard, pour reconnaître en elles ce qui ouvre « sur l'horizon intérieur du monde » : « je rêve, regarde, me détache, reviens lire l'une ou l'autre scène ». *La Peinture et le lieu* n'est pas qu'un livre autour des paysagistes, à la fois une méditation sur le temps, les choses humaines qui se défont, et un chant sur le bonheur d'aimer les tableaux où l'on découvre « un monde où rien n'est désuni ».

© Tristan Hordé

³ La lecture des livres de Claude Dourguin fait ajouter : grâce à la poésie, grâce à la musique, grâce aux randonnées espérées sans fin dans le Grand Nord.



[Peinture et céramique]

Sophie Combres



Les Carnets d'Eucharis

FILLE DE LA TERRE ET DU FEU

Par Claude Darras

Ondine au teint d'Espagne épanouie et sauvage. Un regard intense où percent par intermittences la crainte et la complicité, avec un sourcil oscillant entre l'effarouchement et le défi. Des lèvres terriblement expressives. Avec une moue navrée de collégienne studieuse, distante, que nul mystère n'apprivoise. Des cheveux noirs et fous qui retiennent le sel des étangs narbonnais dispersé par l'autan noir. Physique d'une héroïne tourmentée de Maupassant, d'une sensuelle demoiselle de village de Courbet ou, mieux encore, d'un personnage coruscant de Pedro Almodovar. Remontant le temps civil à travers des documents de famille, j'apprends qu'elle naît Nîmoise le dimanche 23 octobre 1960, fille d'Aline et de Loul Combres, réputé céramiste languedocien. Nîmoise ? Elle revient de beaucoup plus loin en vérité, des confins du mythe et de la Méditerranée. Née au pied des temples de Dionysos et de Cybèle, elle est fille de la terre et du feu.

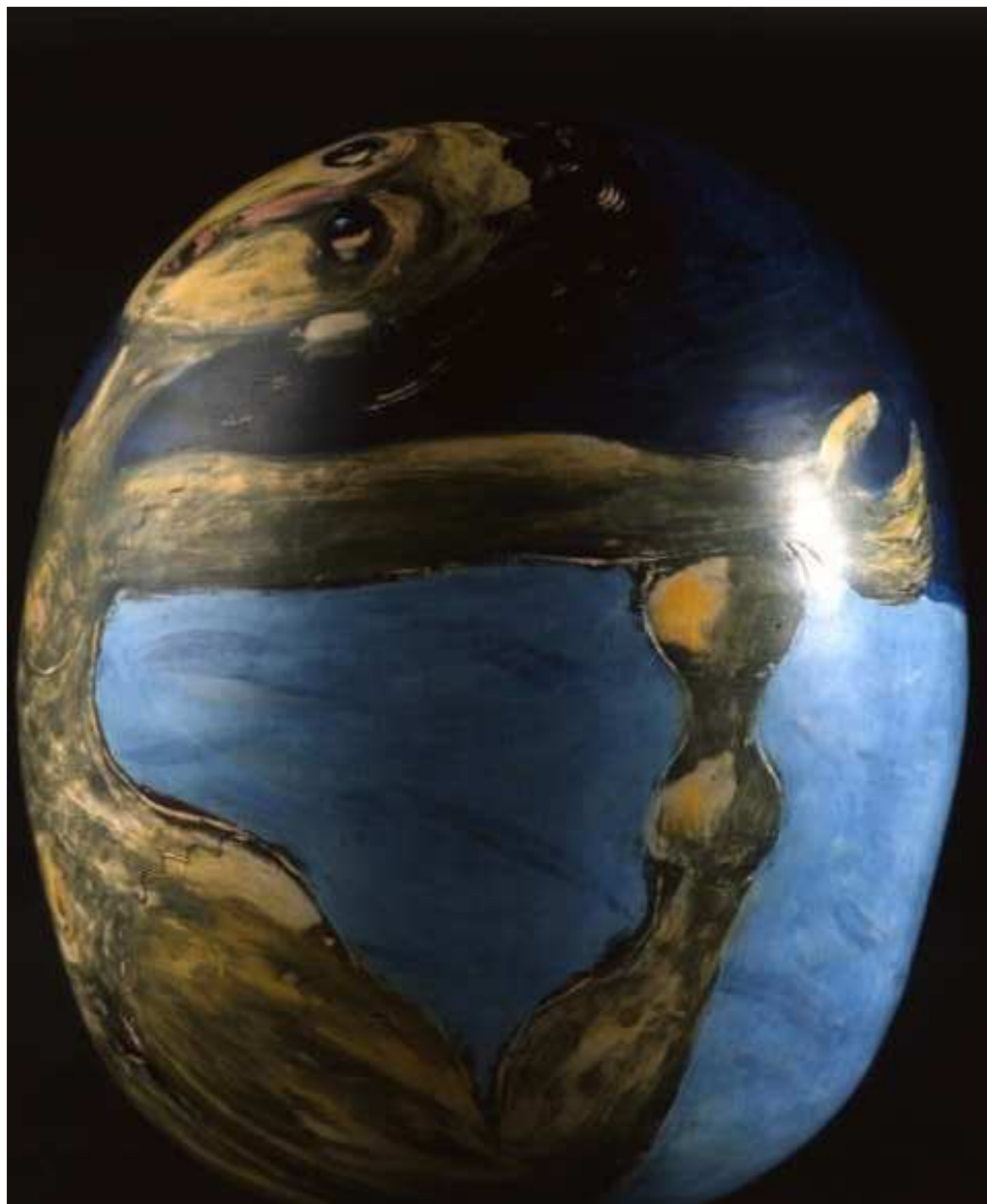


© PHOTO : Dominique BERNARD

Un voyage initiatique en Gambie

Instruite dans l'atelier paternel, elle rejoint celui du graveur et potier berrichon Jean Linard, à La Borne (Cher), après une formation à l'École des beaux-arts de Nîmes (1978-1980). Outre les secrets du façonnage des terres et de la cuisson des pâtes, elle explore toutes les palettes de grand feu qui libèrent son explosive vitalité. En 1983, un séjour en Afrique occidentale détermine la voie cardinale qu'elle cherchait en vain jusque-là. Sur les rives du fleuve Gambie, elle est impressionnée par la gestuelle des potières malinkés et peuls qui lissent avec un galet les panes ventrues d'argile crue des futurs ustensiles domestiques. La révélation de la terre polie des origines catalyse chez elle une transformation

radicale qui l'incite à délaisser l'art du potier pour celui du peintre sur poterie. Dans l'atelier drômois, Nicolas Bersoux, son mari, tourne les pièces d'argile rouge sur lesquelles elle applique au pinceau des pigments naturels et colorés. Le polissage au galet précède la cuisson à l'*africaine* dans un four porté à une température de 1050 degrés ; l'ultime opération consiste à imprégner l'épiderme de la pièce encore chaude d'une cire d'abeille qui lui fait recouvrer, après d'inlassables lustrages, le poli magique et archaïque d'avant l'épreuve du feu.



© PHOTO : Dominique BERNARD

Le casse-tête du support sphérique

Du séjour sénégalais à la réalisation des pots oblongs et des vases ovoïdes peints, si représentatifs de sa manière, elle relève un incroyable défi. En une vingtaine de mois seulement, elle accélère les expérimentations qu'elle décrit sur des carnets à petits carreaux de son écriture ronde et appliquée. Elle multiplie les croquis, déchire beaucoup ; elle peint énormément de pots, en casse tout autant.

Des silhouettes humaines des débuts, elle en vient à caractériser ses personnages dont les corps, spécialement les mains et les pieds, restent quelquefois inaboutis. Car l'essentiel est ailleurs : dans l'expression physiognomonique de ses modèles qu'elle développe à partir de 1990. Cette année-là, sa rencontre avec le sculpteur Michel Wohlfahrt à Saint-Quentin-la-Poterie, non loin d'Uzès (Gard), marque une nouvelle mutation de ses recherches plastiques. Sur les flancs de pots sphériques de grand format que façonne son nouveau compagnon, elle met en scène une galerie d'individus, femmes et bêtes, pour lesquels elle invente une ornementation singulière, à travers la vêtue -ou la nudité- des personnages et le décor où ils évoluent, une *écriture* qui fait écho aux motifs géométriques des poteries primitives incisés au stylet. Mais là où sa liberté créative et son indépendance d'esprit s'expriment le mieux, c'est dans l'audace de la représentation picturale qui se joue du casse-tête d'un support aussi malaisé et déformant qu'un globe allongé.



© PHOTO : Dominique BERNARD



© PHOTO : Dominique BERNARD

Culte dionysiaque ou gynécée oriental

Bacchantes, ménades ou thyiades, quel que soit le nom qu'on leur prête, les modèles féminins que peint Sophie Combres sur la rotondité d'œufs géants manifestent, dans l'exercice d'un culte apparemment dionysiaque, une passion aussi violente que sensuelle. Plus que les satyres, silènes et cômastes que le spectateur cherche à découvrir au hasard des saynètes, elles sont la proie d'une frénésie lascive et lubrique. La présence d'un bestiaire dans la bacchanale doit s'apparier aux mythologies du paganisme méditerranéen qui peuple les bois, les champs et les eaux de génies grotesques pourvus de sabots de cheval ou de pattes

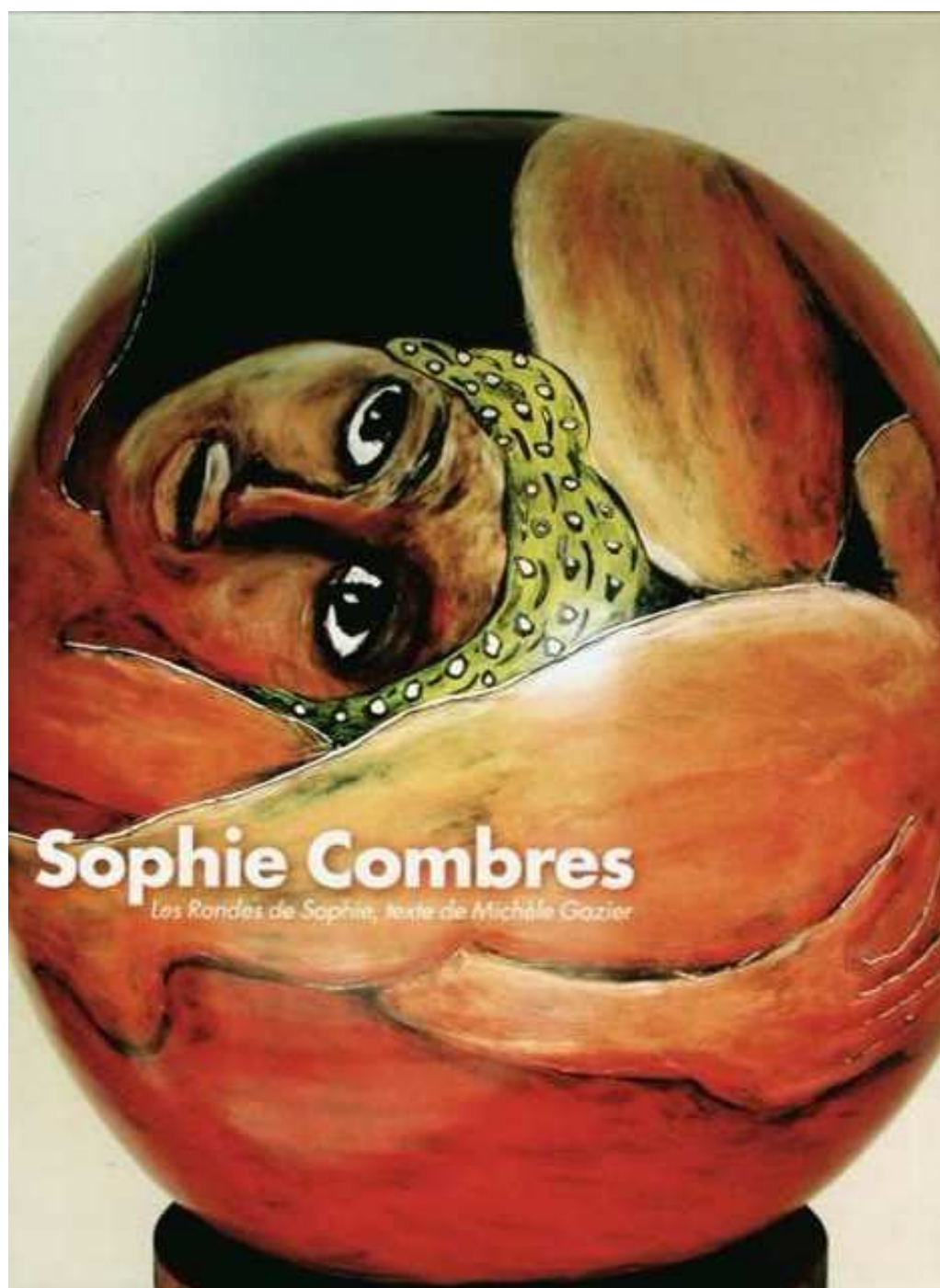
de bouc. Peut-être aussi que les bayadères de ces rituels participent à quelque comédie rose et crue que des musiciens en coulisses accompagnent en agitant des tambourins ou bien en frappant les crotales l'une contre l'autre pour augmenter le tintamarre voluptueux. À moins que ces figurantes polissonnes et mutines ne soient les simples pensionnaires d'un gynécée clandestin des Mille et une nuits...



© PHOTO : Dominique BERNARD

Un face-à-face avec soi-même

À n'en pas douter, le plus insaisissable de son être, elle le croise quotidiennement dans le face-à-face avec le miroir de ses *Rondes*, selon le beau qualificatif de l'écrivain Michèle Gazier, son exégète. Car ces œuvres majeures (superbement mises en scène par le musée saint-quentinois de la Poterie méditerranéenne, de novembre 2011 à mars 2012), que sont-elles en vérité sinon ses propres autoportraits ? De ces figures ou masques juxtaposés, on pourrait meubler tout un cabinet de curiosités. Elle en révèle une telle profusion, pareils et différents à la fois selon les perspectives et les situations, les mimiques et les affects, à l'image des théogonies orientales. Pourquoi interroge-t-elle aussi longuement les traits du visage ? Parce qu'il est le lieu où l'âme se révèle et prend corps. Elle s'y reconnaît parfois, et souvent elle s'y découvre étrangère. Jusqu'à sa disparition prématurée, le jeudi 21 décembre 2006, à Saint-Quentin-la-Poterie, elle sera hantée par cette ambivalence, cette difficulté à se saisir, à se ressembler soi-même. Ce qu'elle nous laisse d'elle n'est pas une allégorie de la Vanité, ni un *memento mori*, mais un bel, un splendide exercice de dévoilement.



■ Bibliographie

Sophie Combres, les Rondes de Sophie par Michèle Gazier (édité par l'association les Amis de Sophie Combres, 350, chemin des Pins de Bataille, 30700 Saint-Quentin-la-Poterie). 128 pages, 30 euros.

■ Musée de la Poterie méditerranéenne

Musée de la Poterie méditerranéenne 14, rue de la Fontaine, 30700 Saint-Quentin-la-Poterie. Téléphone : 04 66 03 65 86. Du 30 mars au 28 octobre 2012, expositions sur le thème « *L'Esprit Vallauris – les potiers-artistes – Années 50* » (collection Arnaud Serpollet).

■ Illustrations

Les photographies de Sophie Combres et de ses œuvres sont de Dominique Bernard que nous tenons à remercier très chaleureusement. Les « terres polies illustrées » présentées ici ont été réalisées par Sophie Combres, « peintre du toucher », entre 2000 et 2004 ; elles distinguent des hauteurs comprises entre 30 et 70 centimètres pour un diamètre de 20 à 40 cm.

DIÉRÈSE

56

REVUE TRIMESTRIELLE

Daniel Martinez

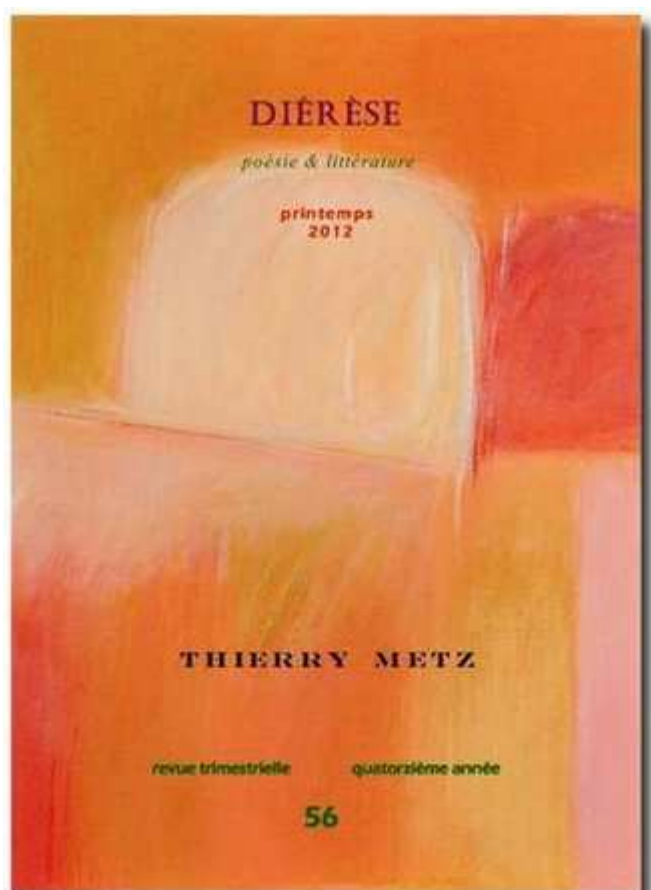
8, avenue Hoche

77330 Ozoir La Ferrière

Tél : 01 60 02 54 73

Courriel : contact@diereseetlesdeuxsiciles.com

<http://www.diereseetlesdeuxsiciles.com>



■ LIEN : <http://diereseetlesdeuxsiciles.com/57374.html>

Thierry Metz

56

Printemps 2012

LES CARNETS D'EUCCHARIS

Revue numérique & papier

BULLETIN DE SOUSCRIPTION



Association L'Atelier des Carnets d'Eucharis

L'Olivier d'Argens - Chemin de l'Isle / BP 44 - 83520 Roquebrune-sur-Argens

Cliquer ci-dessous

TELECHARGER LE BULLETIN D'ABONNEMENT & LA SOUSCRIPTION

■ <http://lescarnetsd.eucharis.hautetfort.com/archive/2012/05/31/les-carnets-d-eucharis-communique-de-presse.html>

•••
les carnets d'eucharis

N°34

ÉTÉ 2012



© Choix des
textes&photos &
conception du carnet
Nathalie Riera

Revue numérique
gratuite